

Le verbe et le crayon

ON RACONTE qu'au temps de Julien l'Apostat,
Soucieux de redorer les vieilles mœurs païennes,
On aimait peindre sur les murs un âne en croix
 Pour ridiculiser la foi dite *chrétienne*.
Elle avait hérité de celle des Hébreux
 Un rejet résolu du culte des idoles,
Ceux qui la professaient s'étant mis à l'école
D'un Juif nommé Jésus, proclamé Fils de Dieu.

Ah, vous parlez d'un dieu, pendu comme un esclave,
Encor sanguinolent des plaies que ses entraves
 Et la flagellation avaient laissées sur lui,
 Avant qu'on ne l'élève au rang de crucifix !
Laisserait-on broyer la grandeur de l'empire,
Accepter de ses dieux le grand remplacement,
Changer la religion des anciens sans rien dire ?
 Voilà qui valait bien quelque dénigrement !

Le dessin est une arme, ou du moins peut-il l'être.
 Le verbe aussi, qui peut faire apparaître
 L'hypocrisie de ceux qui, prêchant la vertu,
 S'en servent pour masquer d'iniques revenus.
 Ce fut l'honneur du grand Molière –
En un siècle où d'aucuns paraient de dévotion
 Un dessein conjuguant luxure et extorsion –
 Que d'avoir puissamment endigué la carrière
De ces tartuffes. Oui ! Et qu'on n'aille pas croire
 Que la tartufferie soit une vieille histoire,
 Dépassée pour de bon
 Pourvu qu'on en finisse avec la religion.

Contre la sujétion à un Être suprême,
On voit la liberté dans le droit au blasphème.
De ce droit, par la loi, on délie l'expression,
 Ravivant le venin de la crucifixion
De l'âne. Or n'y a-t-il aucune hypocrisie
À ce que tant de voix appellent de leurs vœux,
 Au cri de : « Liberté ! », une loi qui dénie
Le droit de se montrer, en public, religieux ?
Sauf à ce qu'on le rende, au crayon, ridicule,
On contraint le croyant à ce qu'il dissimule
 En qui il a mis son espoir :
 « Ne voyez pas là une insulte,
 Mais veuillez me cacher ce culte
 Que je ne saurais voir ! »

Il n'est de religion qui n'ait ses faux dévots.
Rien d'étonnant dès lors qu'en une République
 Ardente à se clamer jalousement laïque,
 Il n'y en ait que trop.